

LE TAON



Un an : 60 c
La campagne : 1.00
Invariablement payable d'avance

JOURNAL HUMORISTIQUE

Paraît tous les mois
J. CHARLEBOIS, Directeur.
Boite Postale 2180

M. LOUIS PAYETTE
NOTRE FUTUR MAIRE



Concordia—Non, mon Louis, je ne choisirai pas en dehors du Conseil : m'en faut un qui sache le tour.

Le réalisme au théâtre

Partout, en littérature, en peinture, en sculpture, en musique, en philosophie, en affaires, en amour, partout on réclame, on veut du réalisme. Mais c'est surtout au théâtre qu'on en veut. Et cette exigence du public est d'autant plus sottise que c'est justement au théâtre, lieu d'illusions, que l'on peut moins satisfaire cette gourmandise goulue du public.

Qu'on me permette de citer quelques exemples de tentatives théâtrales avortées, provoquées par cette tendance du public à vouloir jouir de scènes réalistes.

Vers 1821, à Paris, le Panorama-Dramatique monta une pièce intitulée "Pauvre Berger". On avait "engagé" un troupeau de vrais moutons, qui avaient été stylés avec beaucoup de peine, à force de répétitions.

Le jour de la première représentation, à l'entrée inattendue de ces moutons bêlants, le public, émerveillé, éclata en applaudissements; mais ce vacarme subit jette la débâcle dans le craintif troupeau. Au lieu de chercher un refuge dans la coulisse, un mouton éperdu se jette dans une baignoire d'avant-scène où trônaient trois dames en grande toilette; tous les moutons le suivent et plongent dans l'orchestre. On entend d'ici les clameurs des trois dames, les sanglots des artistes musiciens rendant les derniers soins à leurs instruments éventrés, et les rires du public à l'abri de cet envahissement.

Le "Pauvre Berger" ne disparut pas de l'affiche, mais l'impresario résilia l'engagement de sa figuration moutonnaire.

Cette tentative, et bien d'autres, prouvent que le réalisme — réel — au théâtre est chose absolument impossible.

Ainsi, dans la vie, un homme convaincu s'égosille et interrompt subitement son discours sous l'empire d'une ténébreuse colique. Un autre ne peut plus ouvrir une porte parce que quelque catastrophe a éclaté dans le sombre mystère de la serrure. Les servantes cassent la vaisselle; les enfants ont la fièvre; les pendules se dérangent; les papiers s'égarrent; un visiteur de marque s'assied sur le chat favori ou sur le chapeau de madame; deux citoyens qui se rencontrent dans la rue veulent se céder le pas et se barrent mutuellement le chemin. Ces incidents, la plupart comiques, mais qui se constatent chaque jour, interviennent tout au travers des drames les plus sombres. Ce n'est pas parce qu'il y a un mort dans la maison qu'on ne casse pas une potiche et qu'on ne renverse pas une salière ou un encrier. Introduisez donc pourtant un de ces menus faits dans un drame épaissement noir, et vous obtiendrez un vaudeville très rigolo.



Un jour, à Paris, en pleine époque romantique, on représentait dans un théâtre des boulevards un sombre mélodrame "réaliste", bien que ce terme, bizarre, même de nos jours, ne fût pas encore connu. L'héroïne, une jolie et sympathique jeune mariée, était lâchement abandonnée par

son mari, le soir de ses noces. La scène était aménagée de façon fort réaliste en chambre à coucher, et la nouvelle épousée, apprenant son malheur, se lamentait sur le mode le plus larmoyant et le plus attendrissant.

C'était touchant.

Elle faisait une longue prière où elle puisait des forces pour se résigner à son triste sort, puis se dépouillait de ses parures, de sa toilette nuptiale, et se dévêtait aussi chastement et aussi incomplètement qu'il convient au théâtre. Cette mise en scène avait pourtant la prétention prématurée — cela se passait vers 1850 — d'être audacieusement réaliste.

Mais la pauvre délaissée oubliait quelque chose que la nature, la prudence et l'habitude lui ordonnaient d'accomplir.

Alors, un spectateur exigeant, placé au paradis, lui en jeta la recommandation, à l'aide de trois syllabes enfantines :

—Et pi-pi?

Cela tua la pièce, qui sombra dans un fou rire.

Mais cet homme avait cent fois raison. Inutile de songer à nous représenter la réalité, si on ne veut pas aller jusqu'au bout. Qu'on remplace alors le réalisme par le lyrisme, l'idéalisme, le coco et le rococo, le "pompiérisme" même, dont peuvent se contenter Corneille et Racine.

Mais ni les directeurs, ni les auteurs, ni les acteurs, ni le public même ne sont assez sages pour cela.

À la Comédie-Française, il y a vingt-cinq ans, on a fait une révolution en jouant "l'Ami Fritz" avec une pompe rustique sur la scène. La fermière — c'était l'illustre Mme Jouassin — allait y laver sa salade, et l'aristocratie se pâma à cette vue. L'aristocratie avait la pâmoison facile.

La mise en scène a marché depuis.

La dernière tentative sérieuse de réalisme au théâtre date d'un an à peine, et c'est la direction de Drury-Lane, à Londres, qui en a le mérite.

Au milieu d'un décor qui donne l'image la plus exacte que l'on puisse obtenir, à l'aide de toiles et de bois peints convenablement éclairés, des alentours d'une maison de paysans, trois vaches, trois vraies vaches tenaient des rôles

importants. L'une d'elles, qui répondait au nom de "Mascotte" — nom menteur, puisqu'elle donnait du lait, — était traitée sur la scène par les propres mains de Mlle Day Marjorie, l'une des plus estimées comédiennes de Drury-Lane. La jolie vache — je parle du ruminant — était instruite à ac-

courir lorsque la belle actrice l'appelait, et à garder pendant toute la durée du tableau une attitude si correcte et si modeste qu'elle semblait avoir conscience de l'honneur qu'on lui faisait, car c'était bien la première fois qu'une vache, en public du moins, était traitée par une étoile.

Ceci peut nous permettre de constater les immenses progrès que l'art scénique a faits en Angleterre depuis le temps de Shakespeare.

Tout de même, je me demande si ces "immenses progrès" sont bien de nature à exercer une influence heureuse sur la littérature dramatique en Grande-Bretagne... et ailleurs?...

Pour m'en tenir à l'innovation dernière du théâtre de Drury-Lane, j'admire les soucis de mise en scène qui tendent à nous faire voir sur les planches la vie de tous les jours.

La pièce a obtenu à Londres un succès... boeuf (c'est le cas de le dire), parce qu'on y voyait l'exquise Day Marjorie traire une vache.

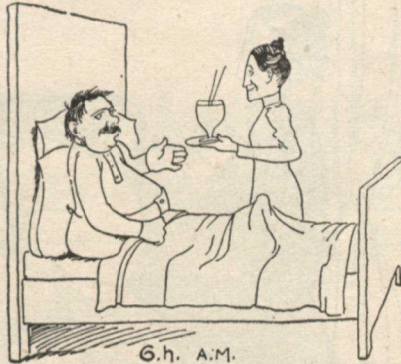
Je concède qu'une opération de ce genre n'est pas désagréable à voir, si les deux artistes ont du talent et connaissent leurs obligations réciproques, si la vache est jolie et si l'artiste a du mérite. J'ajoute, cependant, que si l'on représentait cette pièce à Montréal, je ne me dérangerais pas, moi, pour si peu de chose; il faudrait au moins que l'on m'annonçât que je verrai la vache remplir le rôle de l'actrice, et réciproquement, événement tout à fait invraisemblable, même au théâtre, et qui sortirait enfin de cette mise en scène qui veut amplement répéter la vie de tous les jours.

Chimère, d'ailleurs, que ce projet; la vie de tous les jours, en dépit des veaux, vaches, cochons, couvées qu'on



La Journée du CONSTABLE

par
J. Charlebois.



6.h. A.M.

- T'as mis une bonne gobe de brandy, au moins ?



9.h. A.M.

- Et surtout, soyez élégant



Midi

- Manger, une jolie femme, du bon tabac, mais surtout manger!



3. P.M.

- Arour, arour, pis arour!



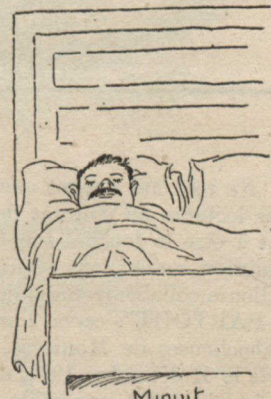
6.h. P.M.

- Avec un peu de mix'billource pour l'appétit



9.h. P.M.

-Hein! quance que c'est qu'on y va. manger des huîtres, ensemble ?



Minuit

- Hé! la vielle, quoice que tu verailles? viens donc te coucher!

Somniculus invincibilis.



LE DOCTEUR—Votre malade souffre d'une forte attaque de *somniculus invincibilis*, ce qui le rend totalement inapte a toute fonction. Ce est causé par l'alourdissement de la *membrana palpebra* qui retombe sur l'*oculus*; la *materia cerebra* devient alors insensible, et le malade entre dans la phase du *coma insensibilitatem*, et les membres tombent dans un *mollis gurdus* qui ne présente, du reste, aucun danger immédiat. Comme remède je vous engagerais à lui faire quelques applications de *bottus pointus prolongarem* au *truculus posteriorem*. Cependant, si comme je le crois, votre malade est un ministre de la province de Québec, je le laisserais dormir: pendant ce temps-là il ne fait aucun mal.

peut faire monter sur les tréteaux, ce n'est pas ça!

Je sais bien que vous comptez sur l'imprévu, et que vous me direz que dans un théâtre où l'on voit une vache et une actrice favorite en scène, tout permet d'espérer qu'un jour la vache s'oubliera sous le nez du chef d'orchestre, et que ce sera alors le triomphe du réalisme au théâtre.

Mais non, mais non, tas de naïfs! Pour assurer ce triomphe, il faudrait absolument que la poétique et délicate actrice, sans souci du qu'en dira-t-on, en fasse autant.

ETIENNE HENRIOT.



DERNIERE HEURE.

Ne reculant devant aucun sacrifice pour tenir nos fidèles lecteurs au courant des dernières nouveautés, et tenant à être le journal humoristique le mieux informé du Dominion, nous avons décidé d'envoyer à Paris l'un de nos meilleurs collaborateurs qui, sous le pseudonyme de "PASSE-PARTOUT", cache l'une de nos hautes personnalités bambocheuses de Montréal. Notre représentant, arrivé à Paris le 31 décembre 1907, nous adressait dès le lendemain, 1er janvier 1908, par câble spécial que nous avons obtenu de la Compagnie Générale de Télégraphie sans fil, le message suivant:

"LE TAON", Montréal.

Paris, 1er janvier 1908.

(Par câble sans fil spécial au *Taon*)

Grâce aux puissantes relations que possède le *Taon* par le monde entier, je suis arrivé sans encombre à Paris.

J'ai été de suite accaparé par plus de cinquante reporters des journaux parisiens qui m'attendaient à la gare Saint-Lazare. Après avoir sacrifié aux obligations de l'interview, je me suis rendu sur les Grands Boulevards. J'y rencontrai M. Fallières, qui m'aborda poliment et me dit: "Pardon, Monsieur. Pourriez-vous me dire, lorsque le Kaiser a mangé des haricots, doit-on dire: Le roi pète ou l'Empereur pète?" Et comme je restais perplexe: "Ne cherchez pas. On ne dit ni l'un ni l'autre; on dit: Le chef d'Etat pète (des tapettes)".

On ne s'aborde plus que par ces paroles à Paris. Il appartient au *Taon* de lancer cette dernière mode parisienne sur le Boulevard Saint-Laurent et la rue Sainte-Catherine.

PASSE-PARTOUT.

Le Ministre Lemieux retour du Japon.



L'homme Rodolphe Lemieux—J'ai été reçu comme un prince ; des fêtes, des bals, des s oupers
le champagne tout le temps.....

Sir Wilfrid—Oui, je sais, je sais, mais votre mission de.... pacification ?

L'homme Rodolphe Lemieux—Oh ! il n'en a pas été question.

Types inconnus.



Le commandant Ben-Yto-Syl-Vhin

Ré-élection

Les électeurs n'ont pas raison de renvoyer un échevin chez lui simplement parce que "ça fait assez longtemps qu'il est là".

Plus longtemps un échevin a été là, plus il est en état de rendre des services. Voyez-vous, quand un échevin arrive au Conseil, il ressemble à un petit enfant qui essaie d'apprendre à marcher en se cramponnant aux meubles, en s'appuyant aux murs. S'il lui arrive de tomber, et ça lui arrive, il pleure pour qu'on vienne le relever. (*On*, c'est un employé).

Au bout de deux ans l'enfant, ou l'échevin, si vous aimez mieux, a appris à marcher tout seul. Ce n'est vraiment qu'au bout de trois ou quatre années qu'un échevin intelligent — mais ils le sont tous, croyez-moi, — pourra être utile au Conseil. Vous voyez bien que les électeurs n'ont pas raison de renvoyer chez lui un échevin parce que ça fait assez longtemps, etc., etc.

Le retour d'un diplomate

M. Rodolphe Lemieux nous est revenu tout auréolé de gloire et couvert de lauriers. Chargé d'une mission archidélicate, il s'en est acquitté avec un succès qui touche au miracle.

Nous n'aurons pas de guerre avec le Japon. Les relations diplomatiques entre les deux pays ne sont pas rompues, (elles sont à peine commencées).

On connaît les événements qui ont induit le cabinet fédéral à envoyer le ministre du Travail à Tokio. Une tapochade avait eu lieu entre Japonais et Canadiens, à Vancouver, et les citoyens de cette ville demandaient que l'on mît une soupape au flux de l'immigration nipponne, malgré le traité qui permet aux sujets du mikado de venir ici en aussi grand nombre qu'ils le désireront. Il fallait coûte que coûte casser ce traité ou détruire le Japon!

On avait besoin d'un vrai diplomate. En Angleterre, il n'y en avait pas. Ici, il n'y en avait qu'un seul: M. Rodolphe Lemieux, et, comme bien l'on pense, le gouvernement eut recours à ses services.

La Colombie Anglaise respira; le Japon tressaillit; Westminster sursauta de joie. L'univers entier tourna ses regards vers notre ambassadeur.

Dès prodiges de diplomatie devaient s'accomplir!

Nous aurons probablement plus tard, dans les Mémoires du ministre, (avec préface de son frère Auguste), le détail des moyens qu'il a dû employer pour arriver à ses fins.

Remarquons tout de suite que la Colombie Anglaise était la seule province qui se plaignait de l'immigration orientale.

On nous assure que M. Lemieux a exécuté sa gigantesque tâche en un seul mois de travail. Comment a-t-il pu vaincre toutes les résistances et mettre à néant les clauses de l'imprudent traité?

Rendu à Tokio, dans son paletot de fourrures, avec son casque, ses mitaines, son huage et sa ceinture fléchée, il est allé trouver Mutsu-Ito au palais impérial; il l'a relancé jusque dans la salle de bain, dans la cuisine! Le mikado se cachait, ayant peur de trop parler; mais Rodolphe s'était promis de le rejoindre et de nous l'amener dans une cage de fer, tout comme Ney avait juré de livrer Napoléon à Louis XVIII. Rodolphe dîna avec l'impératrice, dansa avec les princesses impériales, joua au diablo avec les ministres; il donna des leçons d'étiquette à l'ambassadeur des Etats-Unis; il sauta par-dessus le protocole; il éclaboussa toute la diplomatie tokienne. Sa délicatesse bien connue lui fut d'un très grand auxiliaire. Elevé dans un milieu où l'on a coutume de ne rien accepter pour soi-même, il n'eut qu'à être naturel pour avoir de belles manières.

Dès les premiers jours, il a cajolé le baron Komura, le marquis Ito et toute la cour; il a même fait des "goo-goo-eyes" à la mikadose. Toute cette tactique a été sans succès. Alors Rodolphe a montré quelle est notre puissance, ce que peuvent faire nos grands hommes, Latulipe, du Tremblay, Taschereau-Beaudoin; quelles sont nos institutions, notre marine, nos mines, nos limites à bois, nos petits séminaires, nos buanderies; il a analysé et synthétisé toute sa carrière, il a parlé du timbre de sa voix, il a montré ses formes. Ça n'a pas encore réussi. Il a rappelé les hauts faits d'armes du 65e bataillon, les nombreuses campagnes du Champ-de-Mars, il a donné les dimensions exactes des canons qui se penchent sur la rue Craig, il a décrit le Hon du square Dominion, le boulevard du monument Maisonneuve, le coq de l'église Saint-Jacques; il a cité les exploits du héros du sac de sel! Les Japonais sont restés froids.

Il promet d'apostasier, de devenir shintoïste, bouddhiste, franc-maçon, polygame. Ils firent semblant de ne pas l'entendre.

Il prononça un discours!

Ils perdirent leur énergie, ils s'assoupirent, ils ronflèrent. Dans une péroraison foudroyante de cacophonie, il les menaça tous de son beau-père et de son frère Auguste.

Ils étaient vaincus. Rodolphe les avait pris par l'intérêt personnel. Entre deux maux, ils dûrent choisir le moindre: ils consentirent donc à ne faire de l'immigration que dans une province, celle de la Colombie Anglaise, la seule qui s'en plaint!

Heureux le pays qui peut produire de tels diplomates!

Du reste, la diplomatie est l'un des traits distinctifs de la famille Jetté-Lemieux. On n'a pas encore oublié le succès merveilleux avec lequel Sir Louis Amable, membre

de la Commission des frontières de l'Alaska, réussit, il y a quelques années, à accorder aux Etats-Unis une tranche du Nord-Ouest canadien. Les victoires éblouissantes du gouvernement dans Maisonneuve et le comté de Québec, alors que M. Lemieux avait charge de la lutte, sont autant de fleurons à sa couronne. On sait par quel habile tour de main Auguste se servait d'extincteurs mécaniques pour éteindre, récemment, sa propre candidature dans la ville d'Ottawa.

Et la gloire de cette famille rejaillit sur nous, ses compatriotes, ses admirateurs.

Quand Talleyrand revint du congrès de Vienne, il avait empêché les alliés de démembrer la France. Rodolphe Lemieux a empêché le mikado de démembrer le Japon. Ne pourrait-on pas lui conférer le prix Nobel?

A. B.

LE PERIL NOIR

Au Commandant Ben-Yto-Syl-Vhin.

(Poésie Nègre)

Li nègre noir trop chaud su'l'continent d'Afrique.
Li pus vouloir s'rotir au grand soleil d'Oudja.
Aussi lâcher sal'ment li Négus Ménéli...que
Et venir s'refroidir la chair au Canada.

Li s'a tiré di flut's sans tambour ni trompette,
Et pis, Massa, sais-tu qu'ici rouler l'pognon.
Li blancs conter là-bas qué li bonne galette
Ça s'tass' gros dans li poch's sans s'casser l'troufignon.

Li bills et li dollars, ça fair' bien mon affaire.
Y m'en falloir di tas, 'cor pus qu'ça, ti pens's bien.
Et pis, j'ti dis, Massa, pour savoir ti la faire,
Li nègre noir pus fin qu'li juif et li chrétien.

Li dire à toi son but et ti vas mi comprendre.
Li reliv'ment di noirs: — mi causer entre nous —
Du gros bluff africain! Ça doit pas ti surprendre.
Li reliv'ment di noirs? Par Allah, j'i m'en fous!

Y sont bien mieux comm' ça, dans la brais' du tropique.
Y z'en ont du bonheur sans chimis' ni cal'çon!

Y z'ignor'nt li coups d'bourse et mêm' la politique.
Qué qu'ça peut bien leur fiche? Y n'ont-y pas raison?

Mais qu'import'! Mi fonder z'une oeuvre humanitaire,
Avec li gros bonnets, li femm's, li clergé.
"Li reliv'ment di noirs!" Ça h'en est z'une affaire!
C'est à qui qui crach'ra. Y z'ont tous dégorgé.

Y en a z'eu di bills, di dollars et di chèques!
Li ceuz' di financiers, sénateurs, députés...
A qui qui rejoindrait li cinq cents d'archevêque.
Y en a z'eu tell'ment qué j'i suis épaté.

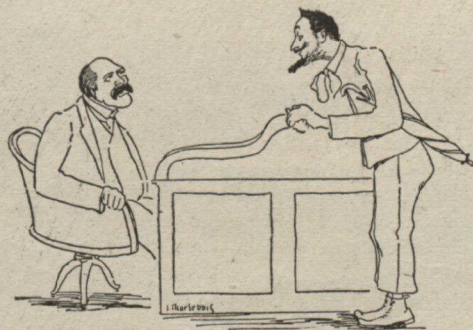
Et pis, vois-tu, Massa, li nègre être très franche.
Li dollars être bons; mais, quand venir li soir,
Li nègre noir aimer beaucoup petit' femm' blanche,
Et li petit' femm' blanch' manquer au pays noir.

Li bien goûter ici li plaisir qu'on A D'ELLE
Et li sentir son coeur tout parfumé d'amour
Mais li devoir partir. Ça BAISS' la clientèle!
Li nègre pour l'Afrique prend' son billet d'retour.

P. TARADE.

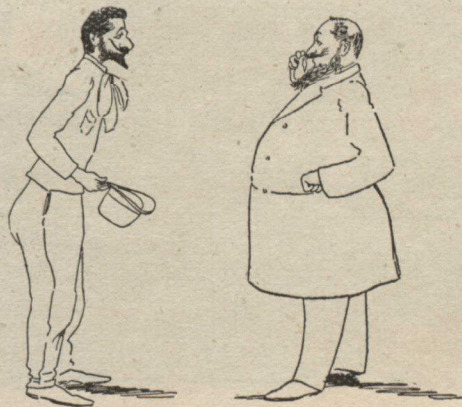
Le Français au Canada.

A son arrivée



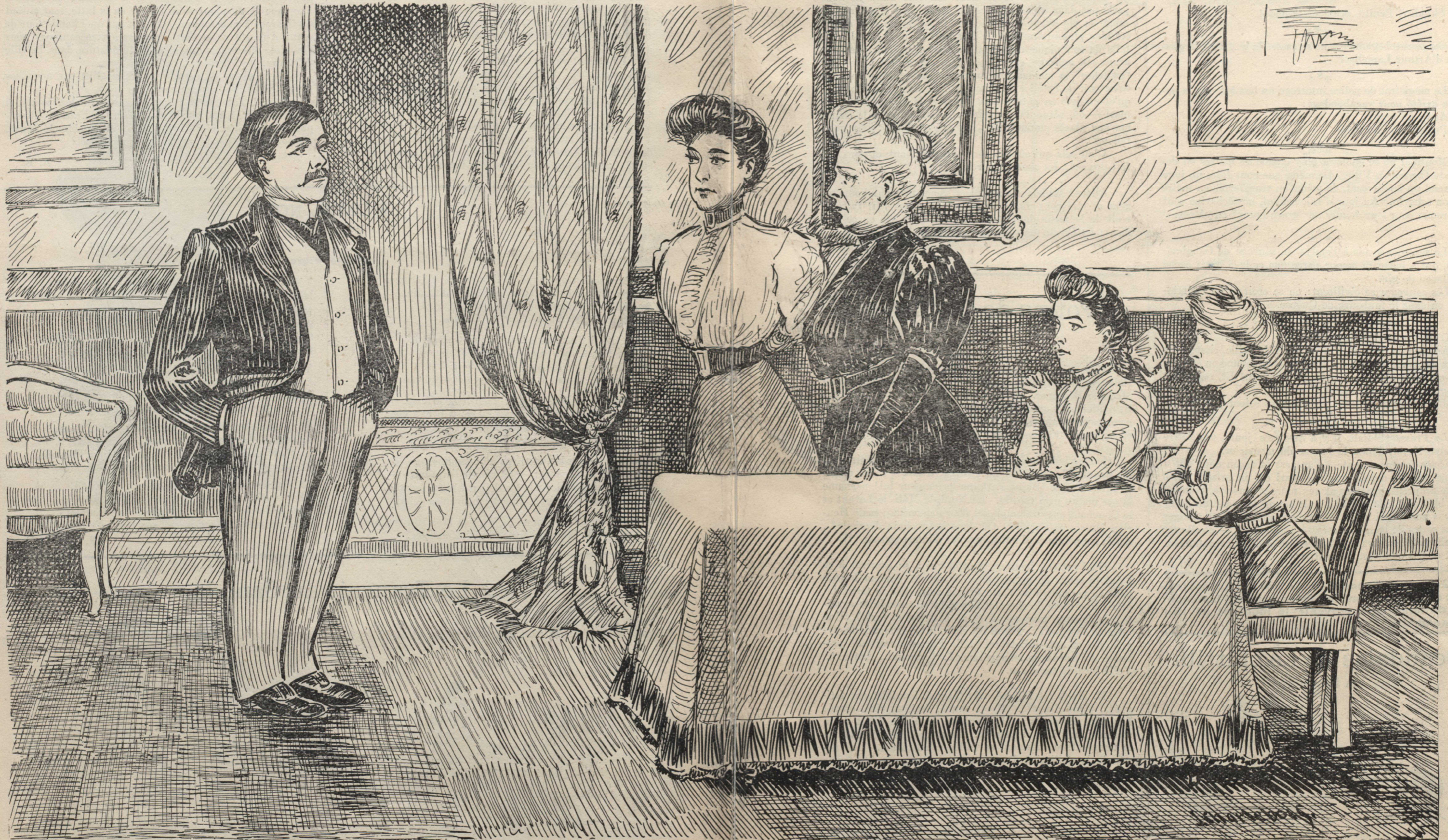
—Vous n'auriez pas une petite place de 3 ou 4 dollars par semaine?

Dix ans plus tard



—Ah! tu viens faire fortune au Canada, compatriote? Ça te sera facile,.... tous des imbéciles, ces Canadiens.

Mal Elevés.



La mère—Pourquoi ne veux-tu jamais conduire tes sœurs au théâtre ?

Le fils—Parceque... parceque... Eh ! bien, pardonne moi, si je te fais de la peine, maman, mais c'est parce que tu ne nous as pas enseigné à nous aimer. Il n'y a aucune sympathie entre mes sœurs et moi. C'est tout le temps la querelle, c'est tout le temps le mot désagréable, et si nous préférons "sortir" avec les sœurs des autres, c'est qu'elles nous témoignent de l'amitié, du.... du.... au moins jusqu'au moment où nous les épousons.... voilà !

Piquères

Skiddoo! Benito, skiddoo! skiddoo!

On peut toboganner sans se casser la g..., dans la glissoire d'Arthur Lamalice.

Le magistrat de police interroge un bambin que la police a arrêté pour vagabondage:

—As-tu un père?

—Pas encore, monsieur.

Montréal ne se choisira plus jamais de maires en dehors du Conseil-de-Ville. De même que pour faire un juge on prend un bon avocat, de même on transforme en maire un bon échevin. Au jour d'aujourd'hui, nos échevins sont trop retors pour leur donner un "green horn" en pâture.

Le recorder a mis à l'ombre un sauvage de Caughnawaga, qui a battu sa squaw parce que celle-ci avait caché son flacon de gin.

Les sauvages se civilisent: on se croirait au Griffintown ou dans le faubourg de Québec.

C'était le lendemain de Noël.

Adam, à la demande d'Eve, avait, la veille, changé ses habits de semaine — la feuille de vigne, comme on sait, — pour une jolie garniture de feuilles de gui. Et, regardant sa compagne d'un air navré, il soupira:

—J'ai bougrement hâte que les fêtes soient passées!

La Presse publiait, il y a quelques jours, une lettre d'Evelyn Nesbit Thaw, la femme du meurtrier.

Cette femme raconte à l'univers la façon dont elle a arrangé sa vie, depuis que son mari est en prison. Elle habite un petit appartement aux murs recouverts de tapisserie bleu ciel; elle se lève à huit heures et prend un bain; — vous aussi, moi aussi, — son cuisinier lui fait manger toutes sortes de bonnes choses, — la veinarde, — et elle est actuellement en train d'apprendre à lire couramment. N'est-ce pas que c'est très édifiant?

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas bu tout leur p'tit change pendant les fêtes seraient bien gentils de nous faire parvenir le montant de leur abonnement.

Scandales de l'Abbittibi

A l'enquête



Le juge—Alors vous refusez de répondre.

Le témoin—!!!

Le juge—N'avez vous pas crainte que je vous menace de la prison?

Oh! *Presse* de mon coeur, que je te dois de reconnaissance pour toutes les jouissances de l'esprit que tu me procures!

Mais, il est une chose dont madame Thaw ne nous parle pas dans sa lettre: c'est la façon dont elle avait arrangé sa vie avant l'année dernière. Comme cela aurait été bien plus intéressant. Elle aurait pu nous dire les détails de son pique-nique en Europe avec Harrykathaw, avant son mariage, et la façon dont elle s'y est prise pour "switcher" la maman encombrante. Elle aurait pu nous entretenir de l'atelier de ce malheureux Stanford White — qu'elle a jeté en pâture à la jalousie de son dégénéré de mari — où, vêtue d'un sourire, elle dansait dans la chambre aux glaces emmurailles, en présence de "jolly good fellows".

C'est cela qui eût été bien plus captivant, et nous eût fait dresser... les cheveux sur la tête...

Allons! Madeleines repenties, venez dire aux honnêtes gens ce que vous faites maintenant; venez leur faire le récit de la façon dont vous arrangez votre vie en ce moment: *La Presse* vous tend ses colonnes.

J. C.

Potins de Coulisses.

Une qui manque de tact, mais qui a certainement le flair très avantageusement développé, c'est cette impayable Madame Bérenger. De la tenue, Madame! De la tenue! Et n'allez plus, que Diable, déranger vos directeurs au moment psychologique où ces Messieurs sablent à huis clos le champagne. Fi! que c'est vilain la gourmandise!

Comme jadis le Juif errant, de légendaire mémoire, notre pauvre Heurion fait du footing, traînant cahin cahan sa sympathique (Saint Pathique priez pour lui) personne et ses malles urbi et orbi. Le Nord, le Midi, le Levant et le Couchant ont contemplé ses déménagements; mais Heurion jamais ne s'arrête. Où donc le prochain domicile?... Après les points cardinaux, le point d'interrogation (?).

Quel est cet heureux mortel qui a su captiver à ce point le coeur de notre toute charmante Jeanne Farnes pour se permettre de l'attendre, le soir, chez le Grec, lui offrir une tasse de chocolat chaud et la reconduire ensuite... (Tais-toi, mon coeur, et ne bats pas si fort!) Une tasse de chocolat!... Peste, ma chère, c'est économique, hygiénique et anti-alcoolique. Mlle Farnes aurait-elle prononcé des voeux de... tempérance?... Amour!... Amour!... Voilà bien de tes coups.

M. Moris est fatigué, très fatigué, horriblement fatigué!... Que dis-je?... Il est vanné, éreinté, vidé, crevé! Les rôles écrasants qu'il interprète depuis le début de la saison, joints à la rigueur du climat et à l'inclémence de la température, effraient sa faible constitution. Une demande de résiliation d'engagement en bonne et due forme adressée prestement à la direction vient d'être aussi prestement acceptée.

A l'entr'acte.

Mauger. — Ce soir, j'ai été beaucoup admiré et applaudi par mon service de claque.

Marcel. — Moi, j'ai été beaucoup aimé par mon service d'avant-scène.

Demers. — Moi, j'm'en f... Ce qui me désole, ce sont les fauteuils vides.

Les "groceries" du samedi soir.



—Surtout, prends garde au flacon !

THÉÂTRE

Nos deux principaux théâtres ont subi, le mois dernier, une opération qu'attendait depuis longtemps notre littérature dramatique, et à laquelle nos théâtres se savaient eux-mêmes condamnés d'avance. C'est l'application d'un ordre judiciaire défendant à nos directeurs de représenter dorénavant des pièces françaises sans l'autorisation préalable des auteurs.

Cette énergique opération a déterminé, pour l'avenir, un dégorgeant de dix dollars pour chacune des représentations d'une pièce française, quelle qu'elle soit.

Cela fait que nos dramaturges ne recevront plus cette réponse de la direction des Nouveautés:

—Pourquoi nous chargerions-nous de votre pièce, dont le succès est incertain, et nous vous accorderions-nous des droits d'auteur? Pour vingt sous, nous trouvons chez Déom des chefs-d'oeuvre consacrés et que nous pouvons représenter sans même dire merci aux auteurs...

Le Théâtre National encourage depuis quelques années les écrivains canadiens en leur payant \$50 le droit de représenter douze fois leurs cinq ou six actes. C'était déjà \$50 de plus qu'il ne payait aux auteurs français, et c'était magnifique dans le principe!

Que le National continue à payer aux auteurs canadiens \$50 de plus qu'il paiera désormais aux auteurs français, et vous verrez qu'il en poussera des auteurs dramatiques canadiens-français!

* * *

La traduction de "Darkest Russia", au National, est véritablement trop fidèle, c'est-à-dire trop noire pour qu'on



Cigarettes

Égyptiennes

MOGUL

Bouts en liège

15c la boîte.

y puisse voir quelque chose. Quoi qu'on dise, nous aimons des choses plus claires.

* * *

Les étudiants, qui animent de leur bruyante insouciance les représentations du mardi aux Nouveautés, ne pourraient-ils pas charger un de leurs Chapmans ou de leurs Malos de composer un couplet pour remplacer le vieillissant *Ils moissonnent dans l'allégresse*; ou faudrait-il, pour le soulagement de nos tympanes, faire intervenir l'Ordinaire avec un énergique "Proprio Motu"?

Il est vrai que ce refrain d'antan encadre bien les nouveautés de notre Comédie française; mais la raison n'est tout de même pas suffisante pour que, à toute leur bande, nos étudiants ne songent pas à trouver quelque chose de plus 1908.

Que si, tenant aussi mordicus que des chefs conservateurs aux usages de jadis, ils décident de venir processionnellement crever les vitres du *Taon*, à cause de la présente observation, nous les prévenons tout de suite que le *Taon* n'a d'autre ouverture que sa boîte de poste, (No 2180, pour les jolies femmes), et que c'est à Rodolphe, retour du Japon, qu'ils rendront des comptes s'ils causent des dommages à la propriété.

* * *

Les lecteurs de *La Presse*, qui payent un sou par jour pour ne pas rater un scandale, ont été scandalisés de "Nelly Rozier".

Pensez-y, une cocotte qui enseigne à une brave petite bourgeoise les moyens pratiques de retenir au foyer conjugal son mari volage! Les hypocrites en ont bondi.

Mais les censeurs, qui ne sont que d'honnêtes garçons, n'ont pas trouvé, au fond de cette comédie, plus de mal que dans la plupart des mélodrames qui se représentent sous la présidence de Monsieur le Curé, et ils l'ont laissé passer. Ils ont eu raison.

Le théâtre n'est pas fait pour les hypocrites.

* * *

Les théâtres canadiens se plaignent et souffrent effectivement du peu de considération que leur témoignent les agences dramatiques parisiennes.

Que voulez-vous que les impressarii parisiens pensent d'un théâtre qui fait jouer "Mme Sans-gêne" par Mme Vhéry? Ceci n'est pas une critique à l'adresse de Mme Vhéry, qui est bien la plus douce et la meilleure ingénue qui soit passée à Montréal. C'est notre appréciation de pareilles hérésies de distribution.

* * *

"Mme Sans-Gêne" évoque le souvenir d'Henriette Moret, qui était bien la reine de ce rôle.

A propos, on dit que Mme Moret reviendra, la saison prochaine, au National, seule: M. Nangys n'existant plus à ses côtés...

* * *

"La Massière", de Jules Lemaitre, a été un gros succès.

Notre Comédie-française compte si peu de gros succès, cette année, qu'elle ferait bien de s'accrocher à celui-là et de remettre "La Massière" à l'affiche.

Au fait, c'est la première pièce où les acteurs des Nouveautés se soient vus chacun dans un rôle lui convenant, où aucun n'ait fait des blagues.

Par blagues, nous entendons, entre autres blagues, les grimaces de Leclercq qui se croit parfois obligé de faire le clown et de tourner ainsi en stupides bouffonneries des pièces comme "Les Surprises du Divorce" et "Nelly Rozier", qui, finement interprétées, sont charmantes.

Nous adressons ces remarques à Leclercq parce qu'il est susceptible de faire mieux, et même très bien. Et c'est pour ces mêmes raisons que nous n'en adressons point à Mme de Féraudy, qui est une belle statue.

Pourquoi, diantre, ne donne-t-on pas de meilleurs rôles à Darcy, à Fleury, à Ferrat et aux autres acteurs qui comprennent ce que c'est qu'un rôle?

NOS ARTISTES.



PALMIERI

du "National"

THEATRE NATIONAL FRANCAIS

PAUL CAZENEUVE, Directeur

COIN STE-CATHERINE EST ET BEAUDRY

Tel. Bell Est 1736
" March. 520

Matinée tous les Jours

PRIX : Matinées 10, 15, 20, 25, 30, 35c. | Tous les sièges
Soirées - 10, 25, 35, 40, 50c. | sont réservés

Semaine du	3	Février	PAUL ET VIRGINIE
"	10	"	HAMLET
"	17	"	LA TOSCA
"	24	"	LES FILLES DU FORÇAT

THEATRE—(suite)

M. Paul-Marcel a inauguré un genre d'intermède qui a cet incontestable avantage de ne pas lui esquinter la mémoire. Il ramasse un livre quelconque dans les coulisses, du Hirsch, par exemple, et il en lit trois ou quatre pages au public, qui se demande à quoi cela rime, et dont l'ahurissement prolongé fait croire à de l'admiration également prolongée.

Nous sommes trop bons vivants pour reprocher à qui que ce soit de se ménager les méninges; mais, franchement, si M. Paul-Marcel tient à son genre, qu'il nous lise au moins quelque chose de piquant. Une page du *Taon*, lue avec un petit accent bordelais, lui assurerait certainement trois rappels.

Qu'il essaye.

* * *

L'un de nos censeurs, M. Germain Beaulieu, se fâche tout rouge parce que nous avons souligné sa petite querelle avec son collègue, M. Albert Lozeau, querelle qui ne se serait probablement pas déclarée — nous persistons à le croire — si M. Lozeau était resté, comme M. Beaulieu, à l'Ecole Littéraire, ou si M. Beaulieu s'était, comme M. Lozeau, retiré de ce mystérieux cénacle.

M. Lozeau a rompu avec l'Ecole Littéraire, qu'il tient pour un corps mort, et M. Beaulieu y demeure en clamant que ce corps est en vie.

C'est donc une question de vie ou de mort, une question intéressante au premier chef.

Nous avons vu vivre l'Ecole Littéraire jusqu'au jour où M. Wilfrid Larose s'en est servi, comme d'un tremplin, pour atteindre la présidence des traducteurs, à Ottawa.

Il y a quelques mois, M. Charles Gill, de l'Ecole Littéraire, et en outre possesseur des titres les plus réels, postulait, au parlement de Québec, un poste de traducteur qu'il s'est vu cependant enlevé par un politicien d'un fort mince savoir littéraire.

Le tremplin ne fonctionne plus. Ce qui n'empêche M. Beaulieu de déclarer solennellement — comme s'il s'agissait d'établir la généalogie du dernier *kissing-bug* inventé par *La Presse* — que l'Ecole Littéraire vit, et qu'elle vit même "pour le plus grand avantage de notre littérature nationale".

Bien que cette question ne touche pas de très près au théâtre, nous invitons chaleureusement M. Beaulieu à donner quelques preuves de l'existence de l'Ecole Littéraire. Nous le tiendrons alors quitte de nous montrer en quoi l'Ecole Littéraire vit pour le plus grand avantage de notre littérature nationale.

Sa réponse aurait peut-être le miraculeux effet de ranimer ce corps, s'il est mort, ou de le faire se remuer, s'il est encore en vie; et ce sera toujours autant de gagné "pour le plus grand avantage de notre littérature nationale".

"LE OUIMETOSCOPE"

Angle des Rues Ste-Catherine & Montcalm

VUES ANIMEES ET CHANSONS ILLUSTREES

TOUS LES JOURS.

La plus belle salle du pays.—Ventilation parfaite.—Sorties de sûreté en grand nombre.
Les vues sont les plus nouvelles et les plus belles qu'il soit possible de trouver en Europe et en Amérique.

PRIX : MATINEES 10 et 15c. LOGES 25 et 35c
SOIREES 10, 15 et 25c. LOGES 35 et 50c

THEATRE—(suite)

Le National donne, cette semaine, une nouvelle pièce du cru: "L'Épée de Damoclès", de M. Clifford Smith, reporter au *Star* et traducteur à la *Gazette Municipale*.

M. Smith est très populaire à l'Hôtel-de-Ville; et l'annonce de sa pièce a attiré au National tous ceux de nos échevins et de nos employés municipaux qui avaient besoin de quelques leçons d'intrigue avant les élections.

* * *

On dit que M. Henri Lionais, qui vient de s'embarquer pour la France, doit s'occuper là-bas de la constitution d'une troupe pour donner de l'opérette aux Nouveautés durant les mois d'été.

Ne pas oublier les droits d'auteur.

Dans "Un Père Prodiges", Madame Rysler-Neumann nous a causé une véritable joie par l'intelligent et fin débit de son petit monologue du deuxième acte, alors que Madame Godefroy rapporte au comte de la Rivonnière ce que les salons et les boudoirs jacassent de lui. Elle a dit cela en artiste.

Par contre, Mauger n'a jamais expectoré autant de cuirs que dans cette pièce classique, qui les endure fort difficilement.

* * *

Les censeurs ont-ils approuvé cette note dans l'annonce du Stadium que publiait le programme des Nouveautés: "Patins pour dames et messieurs affilés et réparés."

HENRION.

PALAIS DE MUSIQUE ! HURTEAU

Pianos, Orgues, Phonographes,

Instruments de Musique à des prix devant toute compétition.

Le plus bas et un seul prix.

Pianos "Hazellon" Le piano le plus artistique
du monde entier

Piano "Williams A Nouvelle" Le meilleur piano fa-
Gamme briqué au Canada . .

Toujours en mains un grand choix de pianos, orgues des plus célèbres manufactures Canadiennes et Américaines, vendus à des prix spéciaux pour argent comptant ou avec conditions pour convenir aux acheteurs.

Agence Générale pour le Canada de
l'incomparable et du merveilleux

"Phonographe Pathé"

Avec ce Phonographe vous pouvez entendre les plus
grands artistes d'Europe

Le Grand Opera de Paris, La Garde Républicaine.

Le seul phonographe français parfait
vendu au Canada.

Venez l'entendre, c'est le théâtre à domicile.

J. A. HURTEAU & CIE

Limitée

Angle des rues Ste-Catherine et St-Denis,

MONTREAL.

Nos dents sont très belles, naturelles,
garanties

Institut Dentaire Franco-Américain

(Incorporé),

162 ST-DENIS, - - MONTREAL

M. Adrien Leblond de Brumath, Fils

ENTREPRENEUR-ELECTRICIEN

Réparations en tous genres

Atelier: 355 RUE ST-DENIS
MONTREAL.

Librairie Française J. E.
Renault

262, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Importation Française

Dépot général de journaux et revues | Correspondant des
françaises et anglaises. | journaux français.

Spécialité: Papier à lettres.

DÉOM FRÈRES

LIBRAIRES

Spécialité: Ouvrages de Médecine—Ouvrages Scientifique
en général.

47, RUE STE-CATHERINE EST

Tél. Bell Est 2551.

"LE TAON"

Journal Humoristique

PARAIT TOUS LES MOIS

J. CHARLEBOIS, Directeur Boîte Postale No 2180

UN AN { Montréal 60c.
La campagne \$1.00

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

Ce Journal est publié par J. CHARLEBOIS et imprimé par
PARADIS, VINCENT & CIE., 141, rue Visitation.

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada l'an 1907
par J. Charlebois, au ministère de l'Agriculture.

Pour reproductions, traiter avec le directeur du "Taon", Boîte Postale
No. 2180.

C. T. CHARLEBOIS

Peintre-Décorateur

— DECORATIONS INTERIEURES —

342, rue ST-DENIS

Les Tabacs Canadiens hachés, de feuilles choisies et garantis naturels

No. 40, 50, 60, 80 et 100

Se recommandent d'eux-mêmes

Manufacturés par

T. THEO. VALIQUETTE

259 Ste-Catherine Est

Adresses Enluminées



J. CHARLEBOIS

. . 729, ST-DENIS . .

	TRADE MARK.		
30c.		60c.	Les tabacs
40c.		80c.	BRUYERE
50c.		\$1.00	sont absolument naturels et très doux à fumer
1040 ST. LAWRENCE BOUL. MONTREAL			

Convenables pour toutes occasions

sont les habits

"Fashion-Craft"

3 Magasins
à Montréal

471 Ste-Catherine Est - 231 St-Jacques
470 Ste-Catherine Ouest

Tél. Bell Est 5208

Rés. Tél. Bell Est 1000

Camille Morache

Courtier d'Assurance

Chambre 23 Edifice "LA PATRIE"

DEJA PARU

"Nos p'tites filles"

Album de 30 pages de dessins.....25c

par J. CHARLEBOIS.

DANS TOUS LES DEPOTS

Ou par la malle

Boite postale No. 2180

MONTREAL.